Document generated on 06/01/2025 8:54 a.m.

24 images

Entretien avec Sami Frey

Gabriel Landry

Number 72, 1994

URI: https://id.erudit.org/iderudit/23118ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Landry, G. (1994). Entretien avec Sami Frey. *24 images*, (72), 42–46.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Entretien avec

SAMI FREY

propos recueillis par Gabriel Landry

L'homme dit avoir «gagné Artaud». On voit bien qu'il ne l'a pas volé. C'est un modeste. Sami Frey, qui se défend d'être un homme de mots, ne rechigne pas à l'ouvrage quand il s'agit de s'y mettre et d'utiliser les vocables pour se faire entendre clairement, simplement. On ne l'approchera jamais qu'en croquant indiscret. Ce n'est pas qu'il soit, comme d'aucuns l'imaginent sans doute, juché sur la plus haute branche de l'épinette aristocratique du septième art, beau taciturne élu, Don Juan de première, toujours aussi intouchable Des Grieux d'aujourd'hui aux cinquante-sept ans sonnés mais inapparents. C'est plus simple et plus réjouissant: l'acteur Sami Frey, né en France en 1937, plus d'une soixantaine de films à son actif, de Robert Hossein à Doillon en passant par Clouzot, Franju, Deville, Godard, Sautet et les autres, est un homme de tranquille retenue, discret sans être avare de lui-même, pudique s'il le faut, qui ne pèche ni par cabotinage ni par coquetterie. De l'écran à la scène, il a traversé bien des personnages, servi nombre d'auteurs: Racine, Marguerite Duras, Peter Handke, jusqu'à l'ineffable Georges Perec dont la délicieuse pièce *Je me souviens*, montée et jouée par l'acteur seul, était venue à Montréal. Sami Frey s'en souvient. Rencontre avec un aristocrate du cœur, un noble de la simplicité.

Ce rôle d'Antonin Artaud ne vous a-t-il pas sollicité de façon toute particulière, puisque Artaud était, comme vous Sami Frey, à la fois homme de théâtre et de cinéma?

Je n'y ai pas pensé au moment de faire le film, mais Gérard Mordillat, lui, y a sûrement pensé. Je ne crois pas que son choix d'un acteur comme moi, ayant ce type de passé ou de connaissance de deux modes d'expression assez différents, soit innocent. Cela peut donner au film un supplément de crédibilité. Personnellement, je me suis surtout attaché à l'homme Artaud, sans m'arrêter à ce qu'il était en tant qu'acteur ou en tant qu'homme de théâtre. J'ai pensé à l'humanité d'Artaud telle qu'elle nous a été retransmise par Prevel.

Êtes-vous aussi, pour les besoins du film, entré en contact avec l'œuvre?

Je la connaissais déjà puisqu'en 1968 j'avais travaillé avec Peter Brook autour des écrits du *Théâtre et son double*. Je connaissais certaines choses, j'en ai découvert d'autres avec grand intérêt, grand plaisir, parce que c'est un écrivain absolument fulgurant qui n'a pas pris une ride, qui est tout à fait contemporain. Il serait intéressant que le film donne le goût de le lire, parce que personne mieux qu'Artaud n'a parlé d'Artaud.

Et les films dans lesquels il jouait...

Je les avais vus il y a très longtemps, et je n'ai pas éprouvé le besoin de les revoir, parce que c'était de vieux films où Artaud apparaissait très jeune, et que je ne pense pas que l'idée soit venue à qui que ce soit de me proposer, même quand j'étais jeune, de jouer le rôle d'Artaud jeune, parce qu'on était vraiment deux acteurs de type différent. Disons que j'ai gagné Artaud en vieillissant, mais que, quand j'étais jeune, j'étais probablement, par culture, par destination, totalement éloigné d'Artaud.

Quand vous dites avoir gagné Artaud, donnez-vous à entendre que vous avez tenté d'échapper à un certain cantonnement au lieu que ce soit les hasards de la vie qui vous y aient conduit?

Vous savez, entre le vouloir et le pouvoir, pour les acteurs, il y a un très long chemin. On doit gagner les choses qu'on va vous proposer plus tard. Il s'agit de

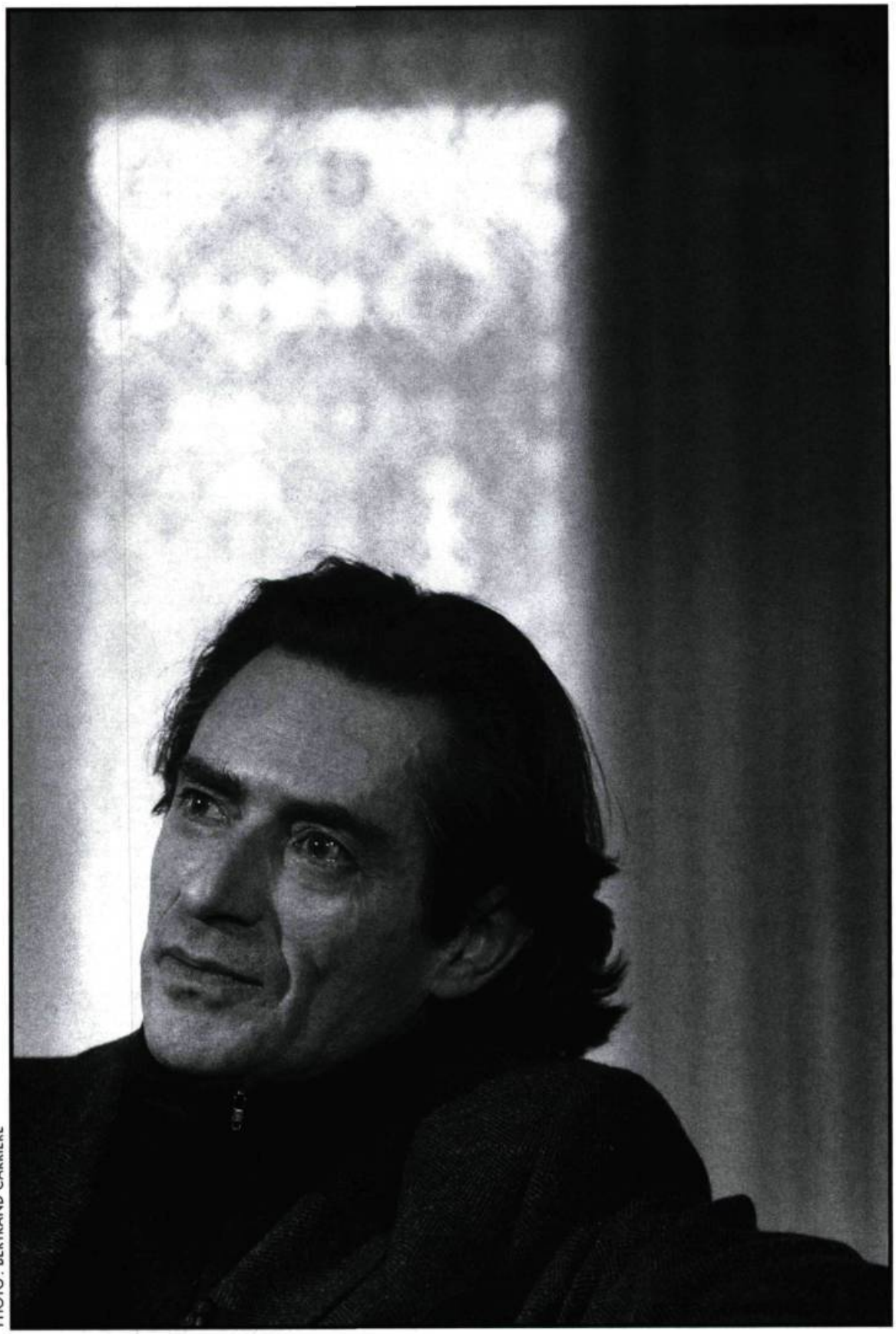


PHOTO : BERTRAND CARRIÈRE

gagner sur vous, sur le temps qui passe, sur vos ambitions, sur vos envies profondes. Même si j'avais eu de l'ambition et un profond attachement à l'écriture d'Artaud, je n'aurais pas été capable de transmettre ce que je ressentais d'Artaud. À certains moments de sa vie, on arrive à faire se rencontrer ce vouloir et ce pouvoir, et peut-être que ce film constitue un des moments de ma vie où je peux être le plus en accord avec des écrits qui me bouleversent profondément.

Selon Gérard Mordillat, jouer un écrivain, c'est-à-dire quelqu'un qui concrètement prend une plume, du papier et y met des mots, cela ne va pas de soi. On ne saurait imiter l'acte d'écrire. Partagez-vous ce point de vue?

Antonin Artaud dans *La véritable histoire d'Artaud le Mômo.*

J'ai été flatté, vous savez, quand on m'a proposé ce film. On est toujours flatté quand on vous propose d'incarner quelqu'un qui compte, mais j'ai eu en même temps la sensation que ça m'était impossible à faire, parce que tout ce que je savais de cette personne, en dehors de mon expérience de lecteur, rejoignait le mythe. On n'a pas voulu donner d'Artaud l'image-cliché de l'écrivain, ni sombrer dans l'attitude éperdue des admirateurs.

Vous cherchiez à éviter le folklore ou la caricature, la mythification à rabais, le béret et l'air un peu fou...

Oui, on a pris tout ça, mais on a plutôt essayé d'en faire quelque chose d'humain, d'être traversé par ce personnage plutôt que de rester devant en cherchant à le singer. De même, on n'a pas voulu retrouver à l'excès ses gestes, ses manières, ses comportements. C'est le long travail qu'on a fait avant le tournage qui a fait qu'au fur et à mesure, on continuait à voir des films, à vivre, et chaque fois qu'on voyait un film dans lequel la composition d'un personnage nous semblait banale, on se disait: «C'est pas possible, on peut pas faire ça, il faut qu'il y ait une transposition de plusieurs expériences, celle de notre lecture d'Artaud, la mienne, celle de Gérard, il faut que ce personnage soit crédible, qu'il soit un mixage». Mais je ne sombre pas dans l'autosatisfaction, je ne dis pas que c'est réussi; c'est simplement ce qu'on a essayé de faire.

Craigniez-vous le regard de ceux qui ont côtoyé Artaud?

Non, parce que pour nous les acteurs, le problème, c'est le choix, c'est de se décider, de n'être pas hésitant mais profondément d'accord avec ce que l'on est en train de faire. Tout en sachant que ce choix peut varier. Mais il faut savoir ce que l'on ne veut pas faire. Après, on se fraye un espace de liberté.

On dit des deux films de Mordillat (*En compagnie d'Antonin Artaud *et le documentaire* La véritable histoire d'Artaud le Mômo*) qu'ils gagnent à être vus ensemble...

Oui, ils renvoient l'un à l'autre, s'éclairent mutuellement, il y a là un jeu de miroir. À l'intérieur du documentaire, la façon dont se dessine la figure d'Artaud, qui n'est pas présenté de la même manière par tous les interlocuteurs, rejoint quand même en quelque sorte le mythe puisque c'est déjà une transcription. J'arrivais à détecter des comportements, mais ça faisait très peur, car les explications sont tout de même des jugements a priori. Donc, pour ces gens-là, il y avait souvent une idée précise d'Artaud. Je ne pouvais pas m'axer sur une idée.

La relation Prevel-Artaud est curieuse. Prevel n'était-il pas un peu le jouet d'Artaud?

Non, je ne crois pas. Je crois simplement que Prevel était impressionné. Ce qui l'impressionnait, c'est qu'Artaud était un, qu'il n'y avait pas chez lui de différence entre son écrit, son quotidien, et sa personne

profonde. Alors que Prevel était un homme totalement divisé, dans sa vie sociale, dans sa vie sentimentale, divisé parce qu'il n'avait pas de reconnaissance. Artaud bénéficiait d'un certain type de reconnaissance, très forte en fait. C'était donc un rocher en face de Prevel. Il n'a jamais essayé de faire de sentimentalisme, ni de prosélytisme, ni quoi que ce soit. Il est resté lui-même, unique, mais en même temps, je crois, très attentif aux autres, une espèce de générosité dans son égoïsme extravagant. C'est un puits d'égoïsme...

Une solitude qui n'est pas nécessairement volontaire, peut-être moins qu'on l'a cru...

Oui. Artaud, c'est vraiment le désir de communication transformé en solitude, pour reprendre une phrase de Maurice Blanchot. C'est vrai qu'avoir un tel désir de communication avec le monde — parce qu'on ne peut pas écrire comme il a écrit pour ne pas communiquer avec les autres; tout est quand même destiné à être lu par quelqu'un, il y a cette espèce de recherche, cette descente dans ce gouffre de lui-même pour en extraire les mots qui exprimeront le mieux sa sensation, et pour les exprimer au monde — je trouve que c'est le comble du désir de la communication. Je ne pense pas qu'Artaud ait considéré Prevel comme un jouet. Seulement, il n'a pas changé sa manière d'être. C'était une relation parmi d'autres, et c'est exprimé dans le film: c'est vu par le regard de Prevel. On pourrait faire ***En compagnie d'Antonin Artaud*** vu par Marthe Robert, ou vu par Arthur Adamov, ça serait des images et des anecdotes différentes.

Prevel serait donc ici le premier spectateur...

Oui, mais en même temps je ne pense pas que ce devait être de tout repos d'avoir une amitié avec Antonin Artaud. Ce devait être exigeant. C'était vraiment une force, une comète qui se déplaçait et qui bougeait tout ce qu'il y avait autour de lui. C'est la raison pour laquelle il a suscité tout à la fois des admirations et des haines éperdues.

Jacques Prevel (Marc Barbé).

Avez-vous le sentiment d'avoir côtoyé quelqu'un d'absolument unique, un autre «passant considérable» comme disait Mallarmé parlant de Rimbaud, une rencontre telle que votre vie ne vous en offre pas dans son quotidien?

J'ai rencontré des gens que je considère comme tout à fait uniques. J'ai joué un personnage, quelqu'un qui s'appelle Antonin Artaud, qui est un écrivain unique. Ce n'est pas le seul, mais c'est un des grands. Quelqu'un dont j'ai eu l'occasion d'exprimer le verbe, parce que c'est ma fonction.

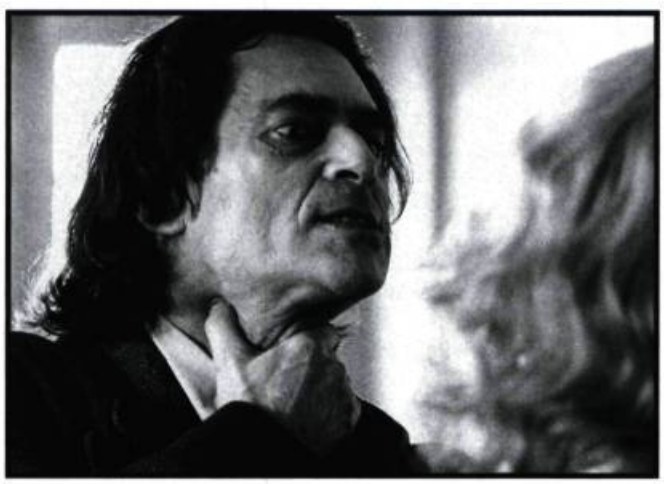
Vous sentiez-vous loin, avec Artaud, de Perec?

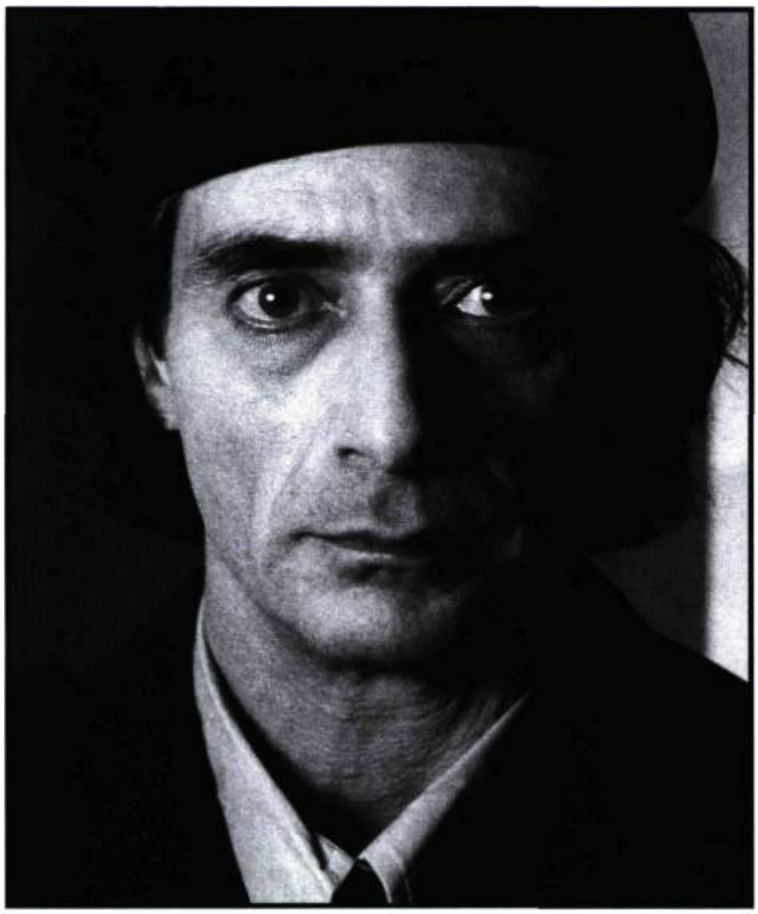
Perec, c'est moi. C'est ma mémoire. Artaud, c'est peut-être moi aussi...

Vous savez que «Je me souviens», c'est la devise du Québec...

Oui, je sais, quand j'ai vu ça sur toutes les plaques, je me suis dit: quelle promotion extraordinaire!

Artaud (Sami Frey) dirige Colette Thomas (Charlotte Valandrey).





Le regard «d'oriflamme calcinée» d'Artaud.

S'il y a quelque chose d'Artaud dans Sami Frey, en revanche, lorsque vous êtes là, en face, on est frappé par la... différence entre l'homme et le personnage, différence physique s'entend, car vous êtes dans le film très changé, vieilli.

Oui, mais on a travaillé là-dessus, sur l'apparence. J'ai été photographié d'une certaine manière par l'opérateur. On avait les merveilleuses photos de Georges Pasquier qui ont été des points de référence précis, sans que l'on tombe dans l'imitation.

C'est un travail qui s'est échelonné sur plusieurs mois?

Oui, sur plus de huit, neuf mois. C'est ce qui fait qu'on a élu des choix. La place du hasard est très, très réduite dans ce projet.

Ce mot de «choix» semble important pour vous. Avez-vous le sentiment que vous aurez maintenant la liberté d'en faire de plus personnels?

C'est vrai qu'au cinéma, ma marge de choix est assez réduite. C'est-à-dire que je fais le choix à l'intérieur de choix qu'on me propose. Moi je peux difficilement proposer quoi que ce soit.

Ça ne se passe pas comme ça pour tous les acteurs?

Non, il y a des acteurs, on leur apporte un sujet, et ils peuvent arriver à monter une affaire... Ce que je peux faire au théâtre. Je peux le faire parce que ce ne sont pas les mêmes gens, ça s'adresse à un autre public.

Quels sont les rôles dont vous êtes fier, avant Artaud? Car je tiens pour acquis que vous êtes fier d'Artaud. Est-ce qu'il y a des films qui vous donnent l'impression, vus d'aujourd'hui, de vous avoir mis sur un sentier particulier, que vous n'auriez peut-être pas emprunté sans eux?

Non. D'abord, je ne les regarde pas trop. Mais j'ai beaucoup aimé le film que j'ai fait avec Coline Serreau. C'est un très joli film. C'est aussi un film pour lequel on avait travaillé en amont. Aussi, j'aime bien le film que j'ai fait avec Doillon. Mais disons que mon parcours théâtral est plus radical.

Plus homogène, aussi?

Oui. Parce que là, il s'agit de faire mes propres choix. Quand j'ai décidé de travailler avec Planchon, j'ai demandé à passer une audition, j'ai fait ce qu'il fallait pour jouer dans *Bérénice*. Curieusement, au théâtre, je touche du bois, je n'ai jamais eu d'échec. J'ai eu des échecs en tant qu'acteur, je pouvais être bien ou moins bien, mais je n'ai jamais eu d'échec au niveau du public.

Vos projets immédiats, au théâtre ou au cinéma, vous conduiront-ils loin d'Artaud et des poètes?

Eh bien, j'ai un projet sur un texte de Marguerite Duras, dont j'ai déjà joué deux pièces. J'ai joué *La bête dans la jungle*, que Duras avait adaptée de Henry James, et puis *La Musica II*, pièce écrite et mise en scène par Duras. C'est un univers que je connais. Un des privilèges du vieillissement — il n'y en a pas beaucoup —, c'est qu'on arrive à être beaucoup plus pointu, plus fin dans ses choix, nos désirs sont plus focalisés, on arrive plus facilement à éliminer toutes les scories, toutes les choses dont on n'a pas besoin, le social s'estompe, on est plus à l'intérieur de son moi profond. Si on veut bien en tenir compte. C'est ce que je vous disais à propos du vouloir et du pouvoir. Il vient un moment où ces deux choses se rejoignent. Je ne peux peut-être pas encore jouer le Roi Lear, mais peut-être que j'y arriverai aussi. Il faut en tout cas pouvoir exprimer toutes les virtualités qui sont en soi. Les auteurs servent à cela. Moi, je n'ai pas le privilège du verbe fulgurant. J'ai le verbe commun. Quand je croise un auteur qui a vraiment un langage, un verbe, j'ai envie de le communiquer aux autres. Je suis un passeur. Un passeur d'histoires, d'univers.

Un passeur de relais, pour faire plus olympique...

Oui! Le sport c'est une métaphore essentielle de la vie. Moi, j'ai plus appris sur la patience en faisant du vélo qu'en faisant n'importe quoi. Alors oui, un passeur de relais, un passeur de mots, de verbe. ■